# Edmond-Henri Crisinel, journaliste

Autor(en): **Vollichard, Dominique / Crisinel, Edmond-Henri**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **2 (1979)**

Heft 4

PDF erstellt am: **30.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-870911

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

**Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

**http://www.e-periodica.ch**

# EDMOND-HENRI CRISINEL, JOURNALISTE

Edmond-Henri Crisinel est l'un des écrivains les plus talentueux de notre littérature romande. A côté du témoignage poétique bouleversant qu'il nous a laissé, il a aussi écrit, journaliste, d'innombrables articles sur la vie lausannoise entre 1921 et 1948. Cette partie de son activité est mal connue, et cette étude se propose d'en révéler quelques aspects.

Né à Faoug en 1897, Edmond-Henri Crisinel, après des études classiques au collège et au gymnase, entre en 1921 à la *Revue de Lausanne*, alors dirigée par les frères Bonjour. Ils surent reconnaître en lui un authentique poète et un homme de goût. Crisinel restera à la *Revue*, puis à la *Nouvelle Revue*, jusqu'à sa mort volontaire survenue le 28 septembre 1948.

Le poète n'était pas ce qu'on appellerait aujourd'hui un journaliste «spécialisé». Sa vaste culture lui permettait d'aborder tous les genres, sauf le sport, et la politique surtout, qui le mettait mal à l'aise. Alfred Wild en témoigne dans l'hommage que la *Revue de Belles-Lettres* lui a rendu en 1968:

> Il ne s'est jamais plaint devant moi de ses besognes journalistiques. Une seule fois, il m'a fait part des affres qu'il subissait à ne pas se sentir compétent sur le chapitre des reportages politiques. On venait de l'en décharger à la *Revue*. Il était question de comptes rendus, je crois, des séances du Grand Conseil. Il m'a dit qu'il tremblait à la prévision de commettre là-dessus d'énormes et impardonnables impairs[1].

Ses amis l'attestent pourtant, Crisinel aimait son métier, même s'il n'était pas de tout repos, et il s'y livra avec une conscience professionnelle admirable qui le faisait infiniment respecter par ses confrères. Homme à tout faire parce qu'il se livrait toujours à son travail avec un extrême scrupule, il prit la plume des centaines de fois pour parler aussi bien des améliorations foncières d'un village, d'une réunion paroissiale, des projets financiers du canton que des dernières expositions de peinture, de conférences ou

encore d'ouvrages et de questions littéraires. Il lui arriva même d'écrire de brèves critiques cinématographiques. Dans l'impossibilité d'analyser l'ensemble de cette activité professionnelle qui s'est étendue sur vingt-sept années, notre étude s'en tiendra aux trois dernières, soit de 1946 à 1948, en retenant plus particulièrement les articles qui se rapportent à la vie culturelle et ceux à travers lesquels se manifeste le mieux la personnalité de l'écrivain.

*Expositions*

L'une des activités journalistiques à laquelle Crisinel se voua avec le plus de plaisir fut incontestablement le compte rendu des expositions de peinture. Les hasards de la rubrique ne lui donneront pas l'occasion de s'occuper d'art de façon continue (en 1947 et 1948, il ne signe plus aucun article de cet ordre), mais les quelques articles qu'il donne en 1946 sont très révélateurs.

Crisinel ne fut pas à proprement parler un critique d'art, mais un amateur au plein sens étymologique du mot, et un amateur passionné. Il aimait profondément toutes les manifestations artistiques, la musique, la sculpture (il fut l'ami intime du jeune sculpteur Jean Clerc), la peinture. Sa critique éclairée par une sensibilité très fine est une critique que l'on pourrait qualifier avant tout de «sensitive». Crisinel ne s'embarrasse pas de notions intellectuelles pour aborder les œuvres dont il doit témoigner auprès du public lausannois. Il laisse parler son imagination, rêver son regard, et, surtout, il cherche à travers ces œuvres à dégager le langage de l'art romand, sa spécificité.

Je ne retiendrai que quelques expositions, les plus significatives de cette année 1946, pour illustrer cette démarche. La première réunit les peintres Monespacher, Pierre Monay et R. Th. Bosshard. A la lecture de cet article, ce qui est frappant, c'est que Crisinel n'a pas vraiment de points de repère dans la production picturale de son époque, même pas en Suisse. Nous le voyons ignorer totalement Monespacher, un peintre bâlois: «Monespacher — un nom inconnu chez nous — je veux dire à Lausanne — est un peintre bâlois qui réside au Tessin.»[2] Cette phrase est révélatrice d'une des attitudes du journaliste: en fait d'art, Crisinel est, par attachement passionné à son pays de Vaud, le tenant d'un indéfectible régionalisme. Mais c'est à travers cette expression artistique-là qu'il cherche le sens profond de ce qu'on pourrait appeler l'âme vaudoise.

J'ai parlé de critique « sensitive » ou « impressionniste ». Ce type de critique comporte le danger d'un subjectivisme que nous avons pris l'habitude de craindre et sans doute à tort. En l'occurrence, la subjectivité radicale qui est le parti pris de Crisinel face aux œuvres d'art, et qui est une expression profonde de sa personnalité, révèle chez le poète une sensualité mêlée de naïveté qui nous le rend très proche. Dans ce premier article, son propos en devient à la fois comique et sensuel : « La nature morte aux *Légumes*, si tendre et si fraîche. »[3] L'art, c'est la « mimesis », mais c'est aussi le lieu où la réalité est transcendée. Face à un tableau, Crisinel joue librement le jeu de la projection imaginaire. Il « entre dans le tableau », y recompose, avec le peintre, une réalité nouvelle, poétique, qui justifie le monde :

> Il n'est que de voir ce paysage intitulé *Les Hauts*, avec son premier plan d'un vert cru, uni, désolé, et qui semble n'être qu'une proie pour le souffle des vents. Quelle admirable page de haute poésie ! Et ces paysages d'automne, où toutes les puissances de la nature en décomposition semblent élever une plainte acide, majestueuse et mélancolique.[4]

Le poète, en deux fois trois adjectifs (« cru, uni, désolé » et « acide, majestueuse et mélancolique ») souligne le passage entre l'appréhension visuelle de la couleur et sa résonance affective. Et, pour lui, la vigueur de cette suggestion picturale est liée à son intimité originelle avec un lieu privilégié :

> Il faudrait aussi parler de cette suite de paysages calmes, sereins où frémissent les souffles du printemps, des colorations de l'été, et où se retrouvent les beaux accords de lignes, de volumes, de tons de nos villages de la Côte.[5]

C'est dans ce cadre que s'épanouit le pouvoir créateur, dont, parlant de R. Th. Bosshard, Crisinel fait une véritable apologie :

> Ici, la nature éclate, et de ses débris informes le poète recrée un monde, un monde nouveau, qui a son ordre, sa magie, son mystère et qui ressemble à une vision entrevue dans l'extase.[6]

Il y a, chez le poète, une sorte de « mystique » de l'art profondément romantique, dans le sens où lui-même se définissait comme un romantique dans une lettre du 23 juin 1930 à Jean Clerc :

> Au fond, je suis un romantique qui ne veut pas l'être. Par romantisme, j'entends ici la prédominance du cœur sur l'esprit...[7]

L'art rachète le monde, lui donne un nouvel ordre : Crisinel n'a-t-il pas organisé le chaos de sa vie spectrale au travers de ses poèmes ? Ce qui importe, c'est la vision entrevue au-delà de l'apparence ; l'artiste est un visionnaire qui cherche à traduire ce que Crisinel appelle « l'ineffable ». Les termes qu'il utilise sont souvent liés au vocabulaire religieux (dans cet article, relevons ces quelques termes : magie, mystère, mythologie, paradisiaque). Il y a indéniablement chez Crisinel quand il parle d'art un sens profond de la sacralité de toute démarche créatrice. Quand le pouvoir poétique lui fut rendu, il exprima cette même joie de l'irruption quasi sacrée du verbe en lui :

*Miracle d'un seul vers après tant de silence!*[8]

Ce qui fascine dans le langage de la critique d'art chez Crisinel, et qui éclaire la personnalité intime du poète, c'est la sensualité, rarement exprimée ailleurs, des descriptions. On a le sentiment que le plaisir esthétique, chez lui, naît d'une compréhension de l'art comme désir sublimé. A propos des tableaux de R. Th. Bosshard, il écrit ces lignes pleines de palpitation :

> *L'Intérieur* aux tons qui semblent empruntés à des fleurs ouvre sur des espaces illimités, et *les Tulipes* ont une sourde violence physique sous leur chair quasi translucide. Et des raisins bleus, des poires jaunes, ont la pulpe du jardin des Hespérides.[9]

Sensualité discrète mais réelle du poète qui ne s'autorise à l'exprimer, semble-t-il, que face à une œuvre d'art étrangère. De Gustave Buchet et de ses nus monumentaux, Crisinel dit :

> (...) nous aimons à retrouver ces nus à la chair ambrée parmi les étoffes aux tons somptueux, magnifiquement accordés et qui sont bien à lui par le dessin rigoureux, le modelé très suivi et l'accent baudelairien.[10]

La critique de Crisinel a des qualités extrêmement « tactiles », qui font appel à un déploiement sensoriel vaste et original. Et c'est dans les tableaux, de façon privilégiée, que le poète redécouvre,

accepte, chante la beauté de la vie. D'un tableau de Charles Chinet, il dit ceci, sobrement et pourtant presque amoureusement, voluptueusement :

> A vrai dire, nous y retrouvons le peintre tel que nous l'aimons : mêmes paysages, un lac tranquille, bordé d'ombrages, sillonné de voiles blanches et paresseuses, et comme ouaté de silence ; ces jardins profonds et secrets, où sous les arbres touffus, tamisant la lumière éclatante de l'été, se maintient une agréable fraîcheur, favorable à la sieste, ou à une lecture point trop assidue, et tout emmêlée de songerie ; et ces fleurs et ces fruits, que vient sans doute de cueillir, dans la rosée du matin, cette jeune fille apparue sur le seuil d'une porte de jardin.[11]

Douceur de vivre, comme jamais Crisinel ne l'a dite, tendresse arrachée au tourment qui nous montre que le poète savait exalter la joie d'être autant que sa difficulté.

Cet article consacré aux aquarelles de Charles Chinet est particulièrement intéressant dans la mesure où Crisinel y révèle un peu de son éthique à la fois de critique d'art et d'artiste :

> Il est bon que le peintre, ayant trouvé le lieu et la formule, selon le mot du poète, reste fidèle à soi-même et continue de donner, du coin de pays avec lequel il se sent accordé, des interprétations sans cesse reprises et recommencées. Un artiste ne dispose guère que d'un thème qu'il reprend sans cesse, en l'approfondissant s'il en est capable, avec des hauts et des bas, des échecs et des réussites, des périodes d'apparente improductivité, et d'abattement, et soudain, vient le temps où de nouveau il crée, comme en état de grâce.[12]

Ainsi, l'artiste ayant découvert un lieu d'élection, se découvre aussi une seule parole à dire jusqu'à l'épuisement, jusqu'à être dépossédé, étrange confidence, à mots à peine voilés.

### *Spectacles*

Les articles que Crisinel eut l'occasion de consacrer aux spectacles sont peu nombreux au cours de ces trois dernières années de sa vie, mais ils montrent, eux aussi, la volonté du poète de faire connaître l'activité théâtrale de notre pays, en particulier de notre canton, et de la défendre s'il le faut. En 1946, il publie deux articles assez longs sur le *Prométhée enchaîné*

donné en juin dans les arènes d'Avenches. En 1948, il écrit un article véhément contre la disparition du Théâtre du Jorat, et, dans un très spirituel « Billet de Paris », nous relate les conditions de la création, à Paris, de l'*Histoire du Soldat* de Ramuz et Strawinsky.

Le premier article consacré au *Prométhée enchaîné*[13] est le moins significatif dans la mesure où il se fait l'écho d'un enthousiasme sans doute exagéré qui saisit les Vaudois à l'occasion de cette mise en scène du texte d'Eschyle traduit par André Bonnard. Par contre, le second est parcouru d'une verve étonnante, et il n'y a pas de doute que, face à ce grand spectacle, il ait préféré parler de l'ambiance intime de cette manifestation :

> M. Cattand me dit la joie qu'il éprouve — et il la partage avec tous ses camarades — à participer à ce grand effort collectif que représentent les représentations de *Prométhée enchaîné*. Et l'enthousiaste et sympathique acteur me quitte pour aller revêtir son casque, car l'heure du spectacle approche. Le soir s'allonge, sous un ciel presque sans nuages, où la lune semble vouloir s'attarder pour assister, elle aussi, aux souffrances du Titan. Accoudé à la barrière qui enclôt le théâtre, derrière la scène, un des hommes du service du feu d'Avenches, distraitement, regarde passer le flot des spectateurs, qui affluent de partout. Indiscret, je m'avance : « Il y a danger d'incendie ? » « Oh ! C'est pas tant ça. C'est plutôt pour le service d'ordre et pour surveiller la barrière, qui coûte très cher ». « Vous avez vu « Prométhée », c'est intéressant ? » « Oui ». « Et les gens, qu'en disent-ils ? » « Oh ! Ils ne doivent pas y comprendre grand'chose. Il faut une certaine culture générale ». « Alors, c'est difficile à comprendre ? » « Non, mais... il y a des choses qu'il faut savoir. » Le visage maquillé de jaune safran, sous des cheveux bouclés d'un magnifique noir lustré, M. Stéphane Audel, ayant reconnu des amis dans la foule, s'est approché de la clôture. « Il souffre du foie, le pauvre », dit un quidam. L'homme au flanc dévoré par le vautour, cependant, rit à belles dents...[14]

Le plaisir de Crisinel, c'est cet échange tout simple, la transcription de certaine bonhomie vaudoise, et l'occasion de montrer la vitalité et le succès que peut remporter chez nous une grande manifestation théâtrale réalisée uniquement par des artistes suisses.

L'enthousiasme est plus grand encore quand Crisinel parle de la représentation, à Paris, de l'*Histoire du Soldat*. Après une entrée en matière pleine d'humour, dans laquelle il raconte sa rencontre, à Paris, avec un serpent, il nous parle moins du spectacle que du succès populaire qu'il obtint dans la capitale parisienne (les premières représentations avaient eu lieu en France en 1924 et en 1935). Le spectacle, présenté un Premier Mai, fit attendre les plus grandes personnalités devant un théâtre à demi déserté par les techniciens en congé. Ce fut une consécration. Et Crisinel en témoigne avec fierté et bonheur :

> Ce remarquable édifice (le théâtre des Champs-Elysées) verra ce soir accourir une grande foule pour la première de l'*Histoire du Soldat*, de Ramuz et Strawinsky. Et celui qui écrit ces lignes n'entendra pas sans un brin de fierté la voix d'Elie Gagnebin, le lecteur, lancer au premier vers le nom de sa commune d'origine, son beau village de la Broye :
>
> *Entre Denges et Denezy,*
> *Un soldat qui rentre chez lui.*
>
> (...) A 20 h. 30, une foule élégante, le Tout-Paris, se pressait avenue Montaigne. A l'entrée, l'affluence était telle que le service d'ordre renvoya tout le monde au contrôle. Cohue indescriptible ! Notre ministre de Suisse, M. Burckhardt lui-même, en était réduit à attendre, et Michel Simon, à peine reconnaissable avec sa barbe de prophète, et Françoise Rosay, Jacques Feyder, Edwige Feuillère, Sessue Hayakawa, Rosemonde Gérard et son fils, Maurice Rostand, et des ambassadeurs, et des princes et des duchesses (...). Je n'entreprendrai pas de dire ici ce que fut le spectacle, donné à Paris avec les mêmes exécutants qu'en Suisse, à part l'orchestre, composé des meilleurs solistes de la capitale. Ce fut indiscutablement un grand succès. Le chef d'œuvre de Ramuz et Strawinsky a triomphé à Paris, en cet inoubliable Premier Mai, et ce n'est pas la première fois, comme on le sait, car l'*Histoire du Soldat* y fut déjà présentée au public français en 1924 avec Pitoëff, et en 1935.[15]

Le théâtre de chez nous, tout autant que la littérature et la peinture, suscita l'intérêt du poète, même s'il ne suivit pas professionnellement toutes ses manifestations. Un article en particulier témoigne de son attachement à nos traditions culturelles, à leurs moyens de s'exprimer dans toute leur authenticité : « Le Théâtre du Jorat ne doit pas disparaître ». Son ton est étonnamment véhément, dès les premières lignes :

> Le Théâtre du Jorat va-t-il devoir fermer ses portes? Va-t-on le laisser mourir, dans l'indifférence générale? Car la chose est certaine, faute de fonds, le Théâtre de Mézières qui, depuis trente ans exactement, donnait des représentations auxquelles accouraient de toutes parts des milliers de spectateurs, se verra dans l'obligation de cesser son activité. (...) Tous ceux qui désirent conserver à la Suisse romande ce foyer d'art dramatique sont priés soit de souscrire une ou plusieurs parts de sociétaires (...), soit de faire un don de quelque importance (...). L'écho des difficultés dans lesquelles se débat le Théâtre du Jorat est parvenu à l'étranger où l'on s'en est ému. On n'ignore pas, en effet, que la réputation de la scène de Mézières a depuis longtemps franchi nos frontières.[16]

Et Crisinel de citer une lettre de six metteurs en scène et acteurs français demandant la conservation du Théâtre du Jorat:

> Le geste de ces grands artistes est émouvant. Il contribuera à soutenir les efforts de tous ceux qui, dans notre pays, sont à l'œuvre pour maintenir la tradition artistique d'un théâtre original et dont la disparition ne laisserait pas d'être regrettée alors qu'il serait trop tard.[17]

*Conférences*

L'une des activités culturelles les plus remplies de Crisinel journaliste consistait à faire le compte rendu d'une partie des conférences données à Lausanne et dans les environs. C'est ainsi qu'il fut mis en contact avec certains grands courants de pensée de l'immédiat après-guerre. Esprit ouvert et curieux, il savait parfaitement faire la synthèse d'une pensée afin de la restituer aux lecteurs dans ses lignes essentielles avec une remarquable sobriété. De par sa sensibilité extrême, il possédait une qualité d'écoute très fine et son style simple sans jamais être simplificateur convenait particulièrement au compte rendu qui exige la clarté et la densité du propos. Il se bornait en général à restituer le climat d'une assemblée, portant rarement un jugement personnel — et on pourrait peut-être lui faire ce reproche, parfois, d'avoir quelque peu négligé le sens critique, mais cette retenue était le propre de son caractère. Cependant, en ce qui concerne les conférences importantes, Crisinel ne craindra pas, quand il l'estimera nécessaire, d'exprimer son sentiment.

Le compte rendu d'une conférence de Charles Morgan donne la mesure de sa profonde sensibilité et d'un humour discret. L'article, en l'occurrence, était une sorte de gageure : la conférence était en anglais, et le poète avait à peu près oublié les quelques rudiments qu'il possédait de cette langue. Le ton est d'une «fausse» culpabilité amusée. Qu'importe, Crisinel poète et l'écrivain Morgan se retrouvent à travers la musique des mots. Plutôt qu'une critique formelle de l'exposé (qu'il aurait eu quelque peine à rendre dans un tel cas), Crisinel, comme souvent dans ses articles, procède à la restitution littéraire d'une impression, d'une sensation, d'une émotion, et témoigne de cette foi en une parole qui libère (qui exorcise ?). L'avant-dernier alinéa de son article est un bon exemple de ce ton à la fois légèrement ironique et plein d'une profonde conviction tout à la fois :

> Il serait imprudent de la part d'un chroniqueur qui n'a conservé, de lointaines leçons d'anglais, que des notions estompées par l'oubli, de tenter de résumer une conférence qu'il a dû se résigner à n'entendre que par lueurs éparses. S'il n'eut ainsi que trop cruellement l'occasion de regretter l'erreur d'une jeunesse peu studieuse, il éprouva la consolation de se répéter le mot de Valéry : «Si beaucoup n'ont pas compris, tous étaient saisis». Tant il est vrai que la parole humaine, quand elle est celle d'un artiste, d'un poète comme Charles Morgan, peut s'entendre comme une musique. Et ce fut ainsi une communion véritable qui s'établit dans le vaste auditoire, grâce au message d'un créateur qui sait briser les murs des prisons dans lesquels nos esprits sont enfermés.[18]

Quand Sartre vient à Lausanne, Crisinel relève la vigueur de son intelligence et l'originalité de son propos, mais il sent aussi, intuitivement, que l'existentialisme a peu d'avenir en Pays de Vaud. Cependant en aucune manière son compte rendu ne constitue une sorte de réponse, encore que quelques lignes fassent suffisamment comprendre que le chrétien ne peut souscrire à une telle doctrine, et c'est sans doute par ce fait que s'explique la retenue de Crisinel, son langage distant mais précis, laissant à Sartre la responsabilité de sa thèse :

> M. Sartre montre ensuite que l'existence est une perpétuelle question qui se pose à elle-même. L'homme est projet, dans les deux sens du mot ; il fait des projets et il est projection sur

> l'avenir ; il est constamment en état de sursis. On ne saurait dire que tel homme *est* un lâche ; il s'interroge sur sa lâcheté, il n'*est* enfin que quand il ne sera plus, c'est-à-dire après sa mort. M. Sartre affirme la liberté totale de l'homme, ce qui ne veut pas dire que parce que l'homme est libre il peut faire n'importe quoi, car il est responsable et sans excuse. Le reproche d'anarchie que l'on fait à l'existentialisme est aussi peu fondé que celui de « manger des enfants » ! Sartre nie ainsi tout déterminisme, y compris celui du passé sur le futur. (...) Existentialiste athée — on sait qu'il en est aussi de chrétiens — M. Sartre n'a sans doute pas fait beaucoup d'adeptes, dans la foule accourue pour l'entendre et composée en partie de chrétiens. Mais une chose nous a frappé, c'est l'extrême attention avec laquelle ce millier d'auditeurs a suivi, durant plus d'une heure, sa démonstration parfois ardue, mais d'une rigueur qui en impose, et d'une intelligence éblouissante.[19]

Deux articles consacrés à Georges Bernanos, en 1946 et 1947, comptent parmi les rares écrits de Crisinel dans lesquels il se laisse aller à son admiration, à une certaine passion qui fait éclater son vocabulaire et exploser sa retenue native. Dans le compte rendu de la première de ces conférences, nous le voyons nous présenter l'artiste comme modèle de vertu et d'exigence. Le ton est nettement apologétique, et le vocabulaire du journaliste manifeste l'intention de montrer « une figure du génie » :

> C'est dans cette solitude altière que Bernanos s'est installé comme ses grands devanciers, Léon Bloy, Péguy, cette solitude qui n'admet rien ni personne entre la vérité et elle, aucune équivoque, aucun mensonge, aucune demi-mesure. (...) La vie de Bernanos est donc une solitude, mais semée de départs qui ne sont pas des tentatives d'évasion. Sans cesse, ce « cavalier foudroyant » s'arrache au temporel, — dont il est passionnément solidaire et qu'il veut sauver — pour aller à la recherche d'âmes, de visages, de regards humains. (...) Créatures hallucinées, a-t-on dit, c'est que Bernanos révèle l'homme à lui-même, avec une vérité qui fait peur. (...) Pour ce visionnaire, émule de Balzac, qui fut sa première lecture, le monde actuel est tout entier cette paroisse usée par l'indifférence et dévorée par l'ennui. Le monde moderne a tout usé, tout vidé de substance, jusqu'au péché. Toutefois, ce thème vertigineux du monde en perdition, Bernanos, dont la foi est trop grande pour désespérer, l'éclaire par l'espoir de salut, car « tout est grâce ».[20]

Crisinel accumule sur la personne de Bernanos toutes les qualités spirituelles qui lui tiennent à cœur: la pureté, la révolte, la solitude, et cet esprit d'enfance qui place le héros artiste sous le signe de la transcendance bienfaisante. Il est évident que le poète accepte totalement la grande image proposée, et il est vrai aussi que, du point de vue thématique, cette identité existe entre les deux écrivains d'une même angoisse face à l'avenir et à la mort. Crisinel offre à ses lecteurs en la personne de Bernanos l'image d'un homme dont la vie tout entière a valeur d'exemplarité. Il le dira mieux encore dans le compte rendu de la seconde conférence:

> M. Bernanos est un de ces grands solitaires dont la fonction, la raison d'être, la mission sacrée est de suppléer au manque d'imagination des hommes en les éclairant sur ce qui les menace, sans craindre de les heurter. Ses paroles sont parfois dures à entendre et provoquent des réactions non moins vives. Mais il compromettrait la valeur et la portée de son message s'il en modérait la violence. C'est un bloc, à prendre ou à laisser. On ne se trompe pas, croyons-nous, en affirmant que la majorité de ses auditeurs ont été gagnés par l'ardeur combative, la sincérité, la puissance d'expression — encore que mal servie par une diction assez embarrassée —, la lucidité de cet homme de foi dressé, comme un signe de contradiction, dans un monde en proie à l'erreur.[21]

Ainsi, il arrive même que l'artiste suffisamment inspiré, et guidé par une foi exigeante, devienne un véritable prophète:

> Il y a toutefois des Français (dit Georges Bernanos) qui ne « marchent » plus. Qui ne croient plus à l'Etat libre à la place des citoyens, devenus de plus en plus de simples contribuables. Qui ne croient plus à la machine. La multiplication des machines a abouti à la reine des machines, la bombe atomique, qui détruira toutes les autres...[22]

Le monde est troublé. La guerre est terminée, mais elle a révélé de terribles réalités. Il est significatif que l'une des conférences de Bernanos soit intitulée « La liberté, pour quoi faire? » C'est l'une de ces grandes questions qui, depuis la seconde guerre mondiale, hantent le monde occidental, et Crisinel la pose à la suite de Bernanos avec la même angoisse, mais aussi le même espoir placé dans la foi chrétienne. Les deux grands écrivains auront retrouvé, l'espace de deux comptes rendus, cette parenté de ton qui fait de leur œuvre un cri pathétique et confiant tout à la fois, et les deux pensées se rejoignent dans ces articles avec une force de langage étonnante.

*La vie littéraire*

Une rubrique, dont le nom varia au cours de ces trois années, était consacrée, dans la *Nouvelle Revue*, à des comptes rendus de livres. Cette rubrique s'intitula tour à tour « Les bons livres et les autres », « D'un livre à l'autre » ou simplement « Les livres ». Les articles que Crisinel y écrivit ne sont pas très nombreux, mais ils sont souvent assez développés et certains d'entre eux sont particulièrement intéressants, car nous le voyons, encore une fois, par le biais du journalisme, défendre la littérature suisse romande avec passion et lucidité.

Pour l'année 1946, deux articles seulement, mais d'importance, sont consacrés à ce sujet. Le premier prend pour objet le second livre d'Alice Rivaz, écrivain vaudois, dont Crisinel se fait un plaisir de relever la qualité du roman *Comme le sable*. Il est visiblement heureux de pouvoir exprimer sa foi en une authentique manifestation de l'art littéraire vaudois, et il le fait dans un alinéa très sensible, où il affirme sa confiance dans les possibilités de l'écrivain, et relève cette lenteur de l'expression qui s'apparente à la sienne, lenteur dans laquelle il voit la mise en œuvre de forces mystérieuses. Une telle parenté dans la démarche créatrice de deux artistes façonnés par le même pays ne pouvait que rassurer et encourager le poète :

> Après un premier roman qui avait été beaucoup remarqué, *Nuages dans la main*, M^lle^ Alice Rivaz rompt un silence de plusieurs années en publiant son deuxième ouvrage : *Comme le sable*. (...) Ce long repli sur soi, on voit aujourd'hui qu'il était le signe d'un mûrissement fertile, d'une de ces mues mystérieuses où le talent, soumis à l'épreuve de ses forces, se renouvelle en s'affirmant, fait affleurer ses richesses latentes, se forge un style. Tel est bien le cas de M^lle^ Rivaz, dont on n'attendait pas moins il est vrai. Noblesse oblige. Après le succès mérité de son premier livre, qui la classait au premier rang de nos romanciers, M^lle^ Rivaz devait faire plus que tenir des promesses. *Comme le sable* ne décevra aucun de ceux qui lui ont fait crédit, au contraire.[23]

Crisinel, ensuite, relate le contenu du roman de façon remarquablement synthétique, en dégageant ses lignes de forces intérieures. Mais c'est aussi pour y retrouver une certaine parenté de la vision :

> Les nuages, le sable... Ce sentiment de la fuite inexorable des choses, de la mobilité des êtres, de l'illusion qui préside à nos pâles existences, M^lle^ Rivaz le suggère plus qu'elle ne l'exprime dans ses romans un peu voilés et dont les titres déjà nous proposent les images de l'évanescent et du fluide, du changement et du mouvant.[24]

En 1947, Crisinel doit annoncer l'un des plus grands deuils de la littérature helvétique: la mort de Ramuz. L'article paraît dans la rubrique «Dernières nouvelles» et non pas dans la rubrique littéraire. L'article bref que lui consacre le poète n'est pas le seul à présenter la grande figure disparue, mais son accent, et la soudaine intimité du ton, nous rendent l'homme plus proche, et la profondeur de son amour pour la littérature de son pays plus émouvante. Crisinel parle vraiment en son nom, et exprime plus qu'une conventionnelle admiration, une gratitude personnelle au grand écrivain pour avoir fait franchir à la littérature suisse les frontières du monde:

> Le grand écrivain vaudois Charles-Ferdinand Ramuz est mort vendredi, à 17 heures, à la Clinique de la Source à Lausanne. Telle est la nouvelle bouleversante qui s'est répandue à Lausanne, puis dans le monde, hier dans la soirée. (...) C'est par les *Cahiers Vaudois* que la génération à laquelle j'appartiens a eu le grand privilège de connaître Ramuz, de l'aimer d'emblée, d'entendre le chant puissant et tendre qui s'exhalait de ses œuvres, de comprendre aussitôt que Ramuz nous ouvrait des portes qui, sans lui, fussent restées fermées pour nous. Car il nous donnait une «raison d'être» que nous cherchions vainement ailleurs, il découvrait pour nous le pays, il nous le révélait par l'inflexion de ses phrases «scandées dans leur rythme par le retour du lac sur les galets d'un beau rivage quelque part, si on veut, entre Cully et Saint-Saphorin...» Depuis, Ramuz n'a cessé de créer, car c'est un créateur avant tout, il a élevé sa vision jusqu'au lyrisme épique qui s'est épanoui dans des œuvres d'une vérité humaine universelle, tout en restant toujours profondément enracinée dans le pays, dans ce qu'il y a de plus authentiquement nôtre. (...) L'œuvre est immense et l'on ne saurait en parler en quelques lignes hâtives. C.F. Ramuz nous laisse un héritage dont on est encore loin d'avoir découvert toutes les richesses. Il était avec Claudel et Gide, qui ont témoigné de leur admiration pour lui à maintes reprises, l'une des plus grandes figures de ce temps.[25]

Un autre article, de 1948, donne à Crisinel l'occasion de s'exprimer une fois encore au sujet de la littérature nationale, « Les écrivains suisses à Lausanne ». Le poète souligne avec plaisir la vigueur de la Société des écrivains suisses lors de son assemblée générale, bien que la situation d'écrivain ne soit pas toujours facile à assumer :

> Les écrivains d'aujourd'hui ont à discuter de graves problèmes, ceux notamment de leur condition matérielle, qui n'est pas enviable, et de la liberté d'expression qui, dans d'autres pays que le nôtre, il est vrai, ne leur est plus laissée par l'Etat omnipotent.[26]

Tout en se réjouissant de la vitalité de l'écriture en Suisse, Crisinel ne manque pas de relever le climat d'indifférence qui entoure, chez nous, la création artistique :

> Nous saisissons cette occasion d'exprimer aux écrivains suisses l'intérêt bienveillant et la sympathie attentive qu'ils méritent pour la beauté, et parfois, la grandeur d'une vocation qui s'accomplit dans la solitude et qui, souvent, exige d'eux de durs sacrifices et l'acceptation d'un rayonnement très modeste. En effet, dans un petit pays comme le nôtre, où quatre langues et autant de cultures différentes ne sont pas pour faciliter le rapprochement entre le public et l'écrivain, ce dernier ne peut espérer atteindre un très grand nombre de lecteurs, même dans les cas les plus favorisés. Si la notoriété vient parfois, très lentement, au littérateur de talent, la célébrité n'est jamais qu'une tardive consécration, par l'étranger, dans des cas très exceptionnels. Il y a donc beaucoup de mérite, pour un romancier, un poète, un auteur dramatique suisse accomplissant son œuvre dans le pays, à persévérer dans sa voie à travers toute une vie où les soucis et les obstacles de tout genre ne manquent jamais, quand ce n'est pas l'isolement ou l'indifférence, combien plus lourds à supporter ! Faut-il décourager les artistes ? Avec C. F. Landry, qui en parlait ici même, il y a peu, je répondrai : Oui, découragez, découragez ! Car l'écrivain de vocation arrivera toujours à faire entendre sa voix. Quant aux autres... Mais je pense que, dans notre petit pays, ce conseil est superflu, dangereux même pour l'épanouissement de nos lettres dont l'essor, par la nature même des conditions dans lesquelles vit, travaille et peine l'écrivain, n'est jamais soutenu que trop faiblement. *La Nouvelle Revue de Lausanne* est heureuse de souhaiter une cordiale bienvenue aux membres de cette Société des écrivains suisses qui a su grouper, au sein d'une organisa-

> tion forte et toujours active, les écrivains de toutes les régions de Suisse, dont elle sait défendre les intérêts professionnels et dont elle contribue à améliorer le sort.[27]

Derrière la voix du journaliste, qui prend parti pour une meilleure connaissance de notre propre littérature, celle du poète exprime une certaine amertume devant «l'isolement ou l'indifférence, combien plus lourds à supporter»! Et l'amertume semble bien l'emporter sur la confiance et le courage. Crisinel ne vivra plus que cinq mois. Déjà, il n'exprime plus la même passion quand il parle du travail de l'écrivain: l'écrivain «peine», et le poète s'est subitement désintéressé de son œuvre avec un brusque et douloureux relâchement du langage qui montre sa lassitude: «Je n'ai pas fait grand-chose, rien qu'une petite suite de poésies très courtes que j'intitule: Le Bandeau noir. *Alectone* a paru, je m'en fous», écrivait-il le 30 décembre 1947 à Jean-Pierre Monnier[28].

*Du reportage au témoignage: le voyage d'Italie*

En 1946, Crisinel eut l'occasion, avec d'autres confrères, de vivre une expérience importante, qui le bouleversa souvent, et dont la transcription journalistique est intéressante dans la mesure où elle nous révèle l'homme comme rarement ses autres articles l'ont fait. Le poète, que la guerre a toujours rendu si inquiet (sa première crise de délire coïncide avec le début de la guerre de 14-18), va y être plongé, et ce voyage fera naître sous sa plume l'un des plus douloureux et émouvants témoignages sur la guerre qu'un journaliste vaudois ait jamais écrits.

Crisinel et une vingtaine de ses confrères sont invités au printemps 1946 à se rendre en Italie pour une dizaine de jours, afin de décrire la façon dont le pays se relève de la guerre, avec l'appui de la Suisse notamment. Dans un article du 8 avril consacré au «Salon 46», Crisinel annonce à ses lecteurs son prochain départ, sans toutefois en donner les raisons. Et, dans la *Revue* des samedi 20 et dimanche 21 avril paraît le premier article d'une série consacrée à ce voyage dans la Péninsule. Il est intitulé: «Dix jours en Italie. La vie renaît des ruines». Très vite, dans ces articles, le «je» se manifeste, et le ton devient très personnel. Un soir, à Gênes, il écrit sans craindre de livrer son désarroi à ses lecteurs:

> Est-ce la fatigue du voyage, ces longues étapes presque quotidiennes de 200 à 500 kilomètres — 23 heures d'autocar de Rome à Gênes coupées de haltes à Civita-Vecchia, à Grossetto, à Livourne —; est-ce le souvenir obsédant des innombrables bâtiments mutilés, effondrés, rasés ou criblés de balles tout au long des routes parcourues de la Plaine du Pô aux montagnes des Abruzzes; est-ce la misère entrevue, ce jour même, dans certains quartiers de la capitale ligure qui, sans «hinterland» agricole, dépend étroitement du mouvement de son port? C'est cela tout ensemble qui me rend insupportable la vue de ce luxe étalé, de ces mondains tournant aux rythmes du jazz...[29]

Crisinel se trouvait alors au sommet du seul building de Gênes, qui permettait d'observer un vaste panorama, et il continue, refusant la description poétique qui embellirait la réalité face à la misère d'une ville meurtrie:

> Quittant cette cage de verre où j'étouffe, je passe sur la terrasse déserte qui en fait le tour et où la brise marine apporte un souffle rafraîchissant. Non, je ne dirai pas la splendeur du paysage nocturne qui apparaît au regard, la mer scintillant sous le clair de lune, les vagues de toits déferlant de tous côtés, les feux tournants des phares et, tout au loin, ces grappes de diamants dans les anses du golfe. Ce qui retient mon attention, surtout, c'est la masse sombre, striée de rues étroites, mal éclairées — les «carugi» — du vieux quartier mal famé et sordide que les édiles gênois s'efforcent de réduire, et sur l'emplacement duquel on a déjà construit le gratte-ciel.[30]

Et Crisinel évoque «ces marchés noirs nocturnes, nés des misères de la guerre, que les Gênois appellent «Shangaï», et qui sévissent publiquement sans qu'on puisse s'y opposer»[31]. Malgré le ton parfois douloureux de ses descriptions, Crisinel ne cesse de parler d'espoir, et d'exprimer son admiration pour le courage du peuple italien:

> La vie renaît, gagne du terrain sur les ruines. Les réalisations sont là, visibles. S'il reste encore beaucoup à faire pour panser les plaies et pour rebâtir dans ce pays dont la population douloureusement éprouvée continue d'accueillir l'étranger avec sa bonne grâce native, nous pouvons porter ce témoignage que l'Italie inspire confiance par sa vitalité et sa volonté acharnée à renaître de ses cendres.[32]

Il est difficile de savoir à quel point Crisinel a souffert intérieurement de la seconde guerre mondiale, sans doute pas au point extrême que décrit Jacques Chessex dans *Les Saintes Ecritures* quand il parle de l'angoisse qu'avait fait renaître chez le poète «l'obsession des camps surpeuplés de fantômes aux yeux agrandis par l'horreur, (...) hantise nourrie d'une expérience *réelle*, celle de l'asile»[33]. Le Dr Cardis, qui fut son confident, n'est pas aussi catégorique, mais on peut en tout cas imaginer que la sensibilité exacerbée du poète a dû être souvent atteinte au plus vif. Et voici que, la guerre terminée, il se trouve face aux décombres et découvre que, malgré l'horreur, la vie peut recommencer. Dès lors, chez cet homme qui distinguait des symboles dans toutes les circonstances, même les plus banales, de l'existence, l'activité journalistique devient aussi une entreprise de déchiffrement du réel. Dans ses articles, les signes de la désolation sont contrebalancés par d'autres signes quasi triomphants, comme celui de la *Cène* de Léonard de Vinci. Il n'y a jamais de coïncidence pour Crisinel. Il y a un monde de signes, de prémonitions, d'avertissements, comme il y a des miracles. La *Cène* de Vinci, préservée, en est un :

> Et la *Cène* de Léonard de Vinci, m'a-t-on souvent demandé à mon retour en Suisse ? Les œuvres d'art, que les Italiens se sont efforcés de soustraire aux bombardements, ont moins pâti que les hommes dans cette guerre atroce. Nous avons vu la très célèbre *Cène* intacte, dans l'humide pénombre du réfectoire adjacent aux cloîtres et à l'église — à l'immense coupole — de S. Maria delle Grazie. Par quel miracle ? L'un des murs du réfectoire, que jadis Napoléon transforma en écuries, s'est effondré, lors du bombardement qui détruisit les cloîtres. Mais si les bombes explosives ont épargné ce chef-d'œuvre, il n'en est pas de même de l'humidité des lieux, qui, implacablement, le détériore, en dépit de savantes restaurations. La fresque, qu'on voudrait immortelle, est sauve ; dans ce réfectoire désert et nu, sombre et tout suintant d'eau, elle reste comme un avertissement divin, dans un amas de décombres.[34]

L'espoir, ici, de façon très discrète, se veut lié à la foi et à la pérennité indestructible de valeurs morales dont Crisinel ne cessera de témoigner, et jusque dans sa mort. La *Cène*, c'est l'annonce de la mort, mais aussi celle de la résurrection, « avertissement divin ». Au milieu des ruines, elle en est le signe.

Ce qui attire par ailleurs le poète, c'est la vie quotidienne en Italie, son fonctionnement. Et nous découvrons un homme curieux, flâneur. Il s'inquiète du salaire des Italiens peu fortunés :

> Tout en gagnant un restaurant, nous nous arrêtons devant les vitrines de magasins, étonnés de les voir si bien fournies en marchandises de toutes sortes, mais à des prix si élevés par rapport aux salaires et aux traitements, que nous nous demandons comment peuvent vivre des ouvriers, et surtout des employés, des fonctionnaires, des petits rentiers italiens...[35]

A Bologne, reprenant ses habitudes d'intellectuel lausannois, il retrouve le café et la promenade :

> Au centre, Bologne est intacte, avec ses deux tours, son dôme, son admirable place de la Seigneurie. En dépit de ses blessures, cette ville a repris vie avec un entrain magnifique. Dès la fin de l'après-midi, ses portiques, — nous dirions les arcades —, s'animent d'une foule sympathique, souriante et gaie, qui s'y promène jusque tard dans la soirée, peuplant les terrasses des cafés, où se déguste, en petites tasses, un excellent « caffè puro » (sans saccharine).[36]

Pourtant, tout au long du voyage, Crisinel est toujours à la merci de ces signes qui troublent sa sensibilité si vulnérable. Il y aura toujours cette « folie des hommes »[37] qui rend toutes les horreurs possibles, et qui lui est comme confirmée par une étrange rencontre :

> Comme je passais dans le quartier de la gare, terriblement pilonné, en compagnie d'un habitant de Rimini, je croisai une femme sans âge, au visage ravagé, au regard sombre et farouche, tout de noir vêtue. Je le sentais bien, mes habits clairs, mon appareil photographique, ce faux air de touriste indifférent et curieux, tout cela faisait tache, détonnait dans cette immense détresse. « La guerra è la guerra ! » cria la femme, sans s'arrêter, sans me regarder même. J'entends encore sa voix rauque éclater dans le tragique silence des ruines ensoleillées. Je continuai mon chemin, avec mon guide, mais de longtemps, je ne pus articuler une parole.[38]

Il y aura toujours la guerre, il y aura toujours la souffrance... Crisinel l'exprime avec une sorte d'abandon qui rend sa voix si proche de nous, si touchante aussi par cet aveu d'une parole impossible.

La série des articles se termine pourtant sur une note différente. Crisinel y décrit, en une sorte d'ultime exorcisme par la beauté, une scène de marché italien :

> De la ville riante, aux belles avenues bordées de jardins publics, que fut Cassino (26000 habitants, dont 10000 sont revenus), il ne reste, on le sait, que des ruines, dont la vue étreint le cœur. Arrivés là en plein midi, sous un soleil éclatant, nous eûmes l'occasion d'y voir un spectacle extraordinaire, le marché, un marché grouillant de vie et de couleur méridionales, au cœur même de la cité détruite, inhabitable. Venus de la campagne environnante, où ils ont trouvé je ne sais quel gîte, les habitants de Cassino se rencontrent là, à l'occasion de ce marché où l'on trouve de tout, des fruits et des légumes, des balais de « faggina », de petits cochons gris, les « maialetti », des ballots de « lisca », des tissus, des cruches et des marmites, que sais-je encore ! Puis, ces pauvres gens s'en retournent à travers champs, dans cette plaine que l'on a dû assainir, car les trous de bombes y constituaient un danger de malaria, l'eau y restant stagnante ; et de loin, on voit leurs groupes épars sur les chemins, les femmes aux châles chatoyants et à la démarche admirable de noblesse, portant la corbeille sur la tête, les hommes traînant un cochon par une ficelle, ou le portant dans les bras, ou encore conduisant le petit char traîné par un âne.[39]

C'est ainsi sur le triomphe de la vie et de la beauté que s'achève ce reportage. Malgré son drame intérieur, Crisinel a toujours conservé cette certitude d'un sens métaphysique de l'existence, qui dépasse l'humanité et ses terribles aventures. Il n'a cessé d'affirmer qu'il n'y a pas d'échec de l'espérance, même quand la souffrance mène l'homme au bord de l'abîme : « Je meurs en chrétien... »[40].

### *Ultimes confidences*

A propos d'*Alectone*, poème issu d'un long travail de cinq années, Crisinel écrivait à Gustave Roud le 18 février 1944 en lui en envoyant le manuscrit :

> Et puis, ce poëme, je le déteste dix mois sur douze. Je voudrais tellement pouvoir écrire autre chose que ces horreurs ! Quand je pense à l'enfant que j'étais, toujours vagabondant par les champs et les bois, sensible à tous les frissons, tous les reflets, à tous les accords, visibles ou secrets, des choses palpables ! Comment est-ce possible ?[41]

L'enfant que j'étais... Quelques semaines avant de mourir, Crisinel le retrouvera au cours d'un séjour de vacances en pays moratois. Quatre articles font part de ces souvenirs[42]. Nous en reproduisons, en fin d'étude, les deux derniers.

*Conclusion*

Edmond-Henri Crisinel n'a pas été l'un de ces poètes enfermés dans la tour d'ivoire de leurs rêves, bien que sa poésie nous le fasse souvent apparaître presque comme un spectre, détaché du monde par la difficulté de vivre. Cela, c'est la vie «nocturne», la part de la transposition artistique. Découvrir l'homme «diurne», curieux, attaché à la vie de son pays, et surtout prêt à se battre pour affirmer les valeurs auxquelles il tient, c'est découvrir une image de Crisinel bien différente de celle que suggère son œuvre poétique. Il a mis dans ses articles, cette littérature qui n'était pas destinée à durer, la part de lui-même simple, généreuse, et aimante qui était celle du quotidien.

Crisinel, nous l'avons découvert homme de passion et de compassion, d'une sensibilité très fine, d'une sensualité secrète et d'un lyrisme retenu mais réel, passionnément lié à sa terre et s'interrogeant sur toutes ses expressions artistiques. La discrétion de son propos n'a peut-être pas fait apparaître chez le poète cet authentique défenseur de l'art en Suisse romande, et cela manquait à l'image qui nous reste de lui. Car il a su reconnaître de véritables talents, et il ne s'est jamais lassé, quand il parlait littérature à la *Nouvelle Revue*, d'affirmer la nécessité d'un art régional au langage original et unique. Ce témoignage est important. Crisinel a travaillé, avec les moyens qui étaient les siens, à promouvoir l'expression artistique vaudoise dans de nombreux domaines. Il a su être attentif aussi aux grands courants de pensée qui se révèlent après la guerre, et en considérer la portée pour l'esprit humain. Il nous révèle également cette part de l'humour et de l'ironie qui nous rendent l'homme plus proche et sa voix, parfois, moins secrète. Si ses articles ont été le plus souvent d'un ton sobre et retenu, traversés de loin en loin seulement par la passion, ce n'est pas parce qu'ils manifestaient ainsi le manque d'intérêt du journaliste, mais seulement que son intériorité profonde répugnait à l'éclat public. Et nous savons aussi qu'il a osé, parfois, se montrer tel qu'il était, dans le voyage en Italie en particulier, où il livre plus que des impressions, son

cœur ouvert. Parmi les très nombreux articles qu'il a écrits, c'est ceux-ci qu'il faut rechercher, car ils nous apprennent à comprendre l'homme de chaque jour, à cerner un peu sa douleur et son espérance, à discerner quelle vision du monde se cache derrière le témoignage du journaliste, quel homme parle à son époque, et découvrir la tendresse d'un être toujours prêt à célébrer la beauté et à affirmer l'espoir.

Dominique Vollichard.

NOTES

[1] Alfred Wild, « Le poëte, le médecin et moi », *Revue de Belles-Lettres*, 1968, n° 1, pp. 47-50.

[2] *La Nouvelle Revue de Lausanne*, jeudi 28 mars 1946.

[3] Ibid.

[4] Ibid.

[5] Ibid.

[6] Ibid.

[7] Lettre de Crisinel à Jean Clerc, publiée dans la *Revue de Belles-Lettres*, op. cit., p. 11.

[8] Edmond-Henri Crisinel, *Poésies*, Bibliothèque romande, Lausanne, 1972, p. 13.

[9] *La Nouvelle Revue de Lausanne*, jeudi 28 mars 1946.

[10] Op. cit., mardi 11 juin 1946.

[11] Op. cit., jeudi 16 mai 1946.

[12] Ibid.

[13] Op. cit., vendredi 7 juin 1946.

[14] Op. cit., mardi 11 juin 1946.

[15] Op. cit., samedi 11 mai 1946.

[16] Op. cit., jeudi 25 mars 1948.

[17] Ibid.

[18] Op. cit., mardi 14 mai 1946.

[19] Op. cit., lundi 3 juin 1946.

[20] Op. cit., samedi 26 octobre 1946.

[21] Op. cit., lundi 20 janvier 1947.

[22] Ibid.

[23] Op. cit., jeudi 14 novembre 1946.

[24] Ibid.

[25] Op. cit., samedi 24 mai 1947.

[26] Op. cit., lundi 31 mai 1948.

[27] Ibid.

[28] Lettre de Crisinel à Jean-Pierre Monnier, publiée dans la *Revue de Belles-Lettres*, op. cit., p. 32.

[29] *La Nouvelle Revue de Lausanne*, samedi 20 et dimanche 21 avril 1946.

[30] Ibid.

[31] Ibid.

[32] Ibid.

[33] Jacques Chessex, «Crisinel devant l'épieu et le feu», in *Les Saintes Ecritures*, Ed. Bertil Galland, Lausanne, 1972, p. 60.

[34] *La Nouvelle Revue de Lausanne*, mercredi 24 avril 1946.

[35] Ibid.

[36] Ibid.

[37] Op. cit., lundi 29 avril 1946.

[38] Ibid.

[39] Op. cit., mercredi 8 mai 1946.

[40] Cité par Jean-Pierre Monnier dans sa Postface aux *Poésies* d'E.-H. Crisinel, op. cit., p. 115.

[41] Lettre de Crisinel à Gustave Roud, publiée dans la *Revue de Belles-Lettres*, op. cit., p. 20.

[42] *La Nouvelle Revue de Lausanne*, 19 et 22 juillet, 11 et 14 août 1948.

D. V.

## SOUVENIRS MORATOIS

J'ai revu Morat en ce mois de juin, j'y suis retourné maintes fois. Tout m'y parlait, les pierres, les arbres, les odeurs, les bruits, les souvenirs...

J'ai fait à Morat, en effet, ma première classe, entre sept et huit ans. Ma mère, qui avait de l'ambition pour moi, avait jugé bon de m'inscrire à l'Ecole secondaire de cette ville, afin que j'y apprisse quelque peu d'allemand, avant notre départ de Faoug pour Lausanne où elle avait décidé que je poursuivrais mes études.

C'est ainsi que j'ai passé à Morat l'année scolaire 1904-1905, dans la classe de M^lle^ Mesey dont la sévérité se tempéra de bienveillance à l'égard du petit Welsche que j'étais. Les élèves des degrés inférieurs n'avaient pas leurs cours dans l'imposant collège que l'on aperçoit en sortant de la vieille ville par la porte de Berne. Nous avions nos classes dans le bâtiment de pierre jaune qui fait face au château du comte Pierre de Savoie. De nos fenêtres, j'avais vue sur le donjon, qui était alors une prison et sur le poste de gendarmerie, dont la maison s'adosse au château. Je n'ai jamais connu la géôle, mais j'ai eu souvent maille à partir avec le gendarme que nous appelions je ne sais pourquoi le « boula », peut-être simplement parce qu'il s'appelait Bula, nom que l'on peut voir en effet sur des enseignes des boutiques moratoises.

Je n'ai pas aimé Morat de prime abord, loin de là. Que valaient ses remparts, son château-fort, ses arcades, sa porte de Berne et son obélisque en regard de mon village et de mes plaisirs champêtres? On avait beau me montrer les boulets de Charles-le-Téméraire, la statue de Bubenberg, la colline où le duc avait planté son fastueux pavillon, tout ce passé d'épopée me laissait insensible et, je l'avoue, j'y répugnais même. Chaque jour, mes cousins — car je prenais pension chez mon oncle F., un des gros bonnets de la ville, — revenaient à la charge, s'efforçant de me faire partager le frisson d'héroïsme qui les prenait à la lecture, cent fois reprise, de la bataille de Morat ou à la vue de ces mêlées furieuses, gravées à l'emporte-pièce, qui maintenaient leur excitation à son point culminant. Peine perdue! je n'aimais piques ni hallebardes. Et tout ce qui survivait à Morat de cette époque « Vieille Suisse », ses tours et ses tourelles, ses créneaux et ses mâchicoulis, ses murailles et ses édifices même qui me paraissaient tous refléter le même esprit barbare, bien qu'appartenant à des siècles plus récents pour la plupart, je l'englobais dans une hostilité muette et ne pus m'y accoutumer alors.

Je n'ai «découvert» les attraits de Morat, en effet, qu'à l'âge de l'adolescence, alors que j'y allais passer mes vacances.

En 1904, la famille de mon oncle avait domicile à l'« Aigle », l'une des plus belles maisons de cette Grand'Rue dont les Moratois sont si fiers, à juste raison d'ailleurs. A vrai dire, l'appartement donnait sur la rue de l'Hôtel de Ville, qui n'a pas la même allure, mais quant à moi je la préférais à l'autre parce qu'elle était beaucoup plus vivante aux yeux d'un petit garçon. On y voyait des ateliers et des échoppes d'artisans, maréchaux-ferrants, chaudronniers, serruriers, voituriers et carrossiers, on y entendait tout le jour durant battre l'enclume, hennir les chevaux, grincer les freins, jurer les charretiers dans le séraphique dialecte bernois. Sans le savoir, j'avais sous les yeux quotidiennement des « tranches de vie » à la Jérémias Gotthelf, dont la maison natale se trouvait et se trouve encore à deux pas de là, à la rue de l'Eglise allemande, car le père de Jérémias, de son vrai nom Albert Bitzius, était pasteur de la paroisse et logeait à la cure.

Quant à l'« Aigle », ce fut jadis un hôtel renommé où descendit M. Gœthe. Côté Grand'Rue, la façade a grand air, et les appartements de même. On pénètre à l'intérieur par un porche sous l'arcade et l'on arrive dans une cour à ciel ouvert sur laquelle ouvrait la fenêtre de ma chambre. Et quelle chambre! Je la partageais avec mes cousins tous plus âgés que moi, garçons batailleurs et toujours en chicane; chaque soir, la querelle de la veille recommençait sous un prétexte futile (mais en est-il à cet âge où l'on prend tout au sérieux?), et je ne pouvais guère m'endormir avant que mon oncle fût apparu sur le seuil, cravache à la main, l'œil enflammé de colère. Les choses en restaient là, la vue de ce tuyau de caoutchouc suffisant à calmer instantanément mes cousins. Nous éteignions alors... j'allais dire nos lampes, mais nous sommes en 1904 et l'usage de l'électricité ne s'était pas encore généralisé. Pour nous éclairer, nous avions, sur nos tables de nuit, des verres remplis d'huile où surnageait un maigre lumignon. Cela donnait une lumière de catacombes, favorable aux illusions d'optique, aux suggestions de la peur et aux fantasmagories de l'imagination.

Ai-je dit que la fenêtre de cette chambre ouvrait sur une galerie en bois qui, elle-même, n'était qu'un embranchement de tout un réseau de galeries donnant accès, de la cour, aux divers étages de l'immeuble? Avec ses « lessives » toujours étendues, la semaine durant, ces tribus de chats se baladant au clair de lune, cette cour, je le veux bien, ne manquait pas de pittoresque, mais, alors, je n'en voyais que l'aspect triste et peu lumineux. La nuit tombée, tout ce bois se mettait à craquer mystérieusement et, quand le sommeil tardait à venir, j'entendais glisser des pas furtifs qui n'étaient pas toujours des pas de fantômes. Certaine nuit, nous nous réveillâmes tous en poussant des hurlements de sauvages. Un voleur s'était introduit par la fenêtre de la cuisine, à côté de notre chambre. L'un des carreaux avait été découpé, mais le visiteur avait jugé prudent de ne pas se faire connaître. Cette cuisine m'a laissé des souvenirs pénibles pour une autre raison encore. Elle donnait asile à une multitude de coureurs olympiques noirs comme le jais. C'est dire

que, la nuit, le carrelage d'un beau rouge lustré grouillait de cafards. Je ne sais si vous connaissez cette engeance. Quand on a les jambes nues d'un enfant de sept ans, assez douillet, la grimpée de ces petits tanks sur la peau lisse vous fait perdre le nord. Pour gagner ma chambre, force m'était de traverser la cuisine, à la lueur tremblante de mon lumignon. J'avais une manière à moi de marcher sur la pointe des pieds et de refermer la porte en coup de vent. Mes transes n'étaient d'ailleurs pas finies pour cela; l'ennemi se complaisait aussi dans les boiseries de ma chambre. Le matin, bondissant hors de mes souliers, deux ou trois de ces gaillards musclés me sautaient au visage. Et v'lan, cela suffisait à me réveiller...

Les mois passèrent.

Il y eut ces folles «lugées» sur la route du lac, une piste-de-la-mort menant tout droit dans l'eau glacée. Puis la tiédeur amollissante des premières semaines de printemps, les allées et venues sous les arcades, odorantes et fleuries, les jeux sous les marronniers séculaires de la terrasse du château, la petite guerre sur les remparts, les «grands» désespoirs (car j'en avais!), apaisés par ma chère cousine, une vraie confidente de tragédie. Oui, on me croira si l'on veut, je brûlais d'un amour secret. C'était, naturellement, une petite diablesse, aux yeux aguichants, mais à la bouche dédaigneuse. Sur la photo que l'on fit de la classe, au mois de mai 1905, nous sommes là tous deux sur le même rang, mais séparés par deux ou trois de nos camarades, un abîme. Sous cet étrange chapeau de feutre rouge à large bord qui était peut-être à la mode, mais que je suis seul à porter, j'ai l'air d'un romantique à la veille de prendre une «fatale détermination». Elle, au contraire, très en beauté, sourit à la vie et... au photographe, petite Célimène broyant innocemment le cœur d'un non moins petit misanthrope. Elle, c'était, pour ne pas trahir de secrets, la fille d'un des notables de la ville, et la nièce d'un haut fonctionnaire du département politique, futur ministre de Suisse. Moi, je n'étais qu'un villageois assez bien nippé, mais sans avenir. Ma cousine, amie intime des deux personnes en cause, me le fit comprendre. Mon séjour à Morat s'acheva ainsi sur une note de tristesse résignée.

La nature, qui est très belle dans les alentours, me venait d'ailleurs en aide, j'oubliais vite ce chagrin parmi les roseaux et les trembles bruissants de cette magnifique campagne de Greng qu'à chaque fin de semaine je traversais en petit vagabond solitaire pour rentrer à ma maison de Faoug.

## FERMES ET CHÂTEAU

J'ai parlé en passant, dans mon dernier chapitre, du domaine de Greng.

A l'époque dont je parle, le début de ce siècle, Greng était encore une propriété de cinq cents poses d'un seul tenant, avec le château et son parc, de grandes fermes qui étaient à elles seules des hameaux, 2 moulins, des bois superbes, répandus entre le lac et les collines de Courgevaux. Situé en territoire fribourgeois, à cinq cents mètres seulement de Faoug, qui est, comme on sait, le dernier village vaudois sur la route d'Avenches à Morat, ce magnifique domaine a connu bien des hauts et des bas.

Le noyau en fut constitué au XVIII^e^ siècle, par Jean-Frédéric Herrenschwand, un Moratois qui fut médecin du régiment des gardes suisses à Paris, médecin du duc d'Orléans puis conseiller intime de Stanislas, roi de Pologne. Anobli, Herrenschwand rentra sur le tard dans sa propriété de Greng, mais il la vendit en 1784 à un Français, le fermier général Gigot de Grandville, ancien administrateur des domaines royaux, un grand seigneur spirituel et voltairien qui s'entoura d'une petite cour dont la Révolution française élargit le cercle de quelques émigrés dont le général de Montesquiou et le duc d'Ayen. A deux reprises, Benjamin Constant y vint avec M^me^ de Staël, comme l'a établi M. Pierre Kohler, et Charles du Bos, dans son admirable étude sur l'auteur d'« Adolphe », y situe une scène curieuse que raconte Norvins, le neveu de Garville : « Ce fut une vraie fête à Greng que la réception de ces hôtes brillants »... Ce séjour à Greng se place en février 1795, peu après la tentative de suicide de Constant. C'est une scène de passion, qui se déroule au salon du château. Afin de créer une diversion, la vicomtesse d'Affry, maîtresse de maison, proposa une promenade et l'on s'en alla voir les plantations de Norvins au bord du lac. Ces plantations ont grandi, maintenant ce sont ces arbres aux frondaisons immenses et aux troncs épais qui font de ces bords du lac, entre la pointe de Greng et Meyriez, un lieu d'élection pour les oiseaux rares, les amoureux et quelques baigneurs bronzés. A l'époque de Garville, on s'y baignait aussi, mais au crépuscule, car le hâle n'eût pas été de bon ton. Actuellement, cette partie de l'ancien domaine de Greng appartient à la ville de Morat qui en a fait une promenade publique, mais en respecte sévèrement les beautés naturelles. Le camping y est interdit.

En 1803, la propriété passa à l'hôpital de l'Ile à Berne, puis, en 1810, à un certain Courant, dit Desmolard. Cet ancien bagnard, pirate et négrier, (j'emprunte ces détails à l'excellente étude de M. Henri

Perrochon sur le « Morat cosmopolite et mondain de la fin du XVIII^e siècle ») étale à Greng un luxe de parvenu, brandit dans le parc le sabre du sultan de Mysore, plante des cotonniers, élève des mérinos, se promène dans une voiture attelée à des cerfs, offre des repas pantagruéliques, bat sa femme et ses gens.

Mais les beaux jours de Greng vont revenir. En 1815, le domaine est racheté par le comte Frédéric de Pourtalès, aide de camp du prince Berthier, qui vient y passer l'été avec sa femme, Louise de Castellane, dame d'honneur de Joséphine. Les Pourtalès accueillent des hôtes de marque, dont le prince royal de Prusse et futur empereur Guillaume I^er. C'est le temps où des bateaux à voiles, armés de canons (!) font croisière sur le lac. Mon arrière-grand-mère Druey, qui était Allemande de naissance et même Prussienne, repassait au château le beau linge de la famille comtale et de ses hôtes; c'est ainsi que je possède quelques vieilles lettres à l'en-tête du château de Greng.

En 1893, après quelques années assez obscures où le château fut, je crois, transformé en asile d'aliénés, un grand industriel vaudois, Emile-Louis Roussy, l'inventeur de la farine lactée et l'un des fondateurs de la maison Nestlé, se laisse prendre aux charmes de Greng et acquiert le domaine, lui donnant son ultime éclat, moins aristocratique, mais encore assez fastueux. J'ai été, entre 1900 et 1905, le témoin de cette dernière période où le domaine était encore intact et d'un seul tenant. Il exerçait sur moi une espèce de fascination et j'étais toujours à rôder autour du château, dissimulé dans les grands arbres du parc, qui subsiste encore, bien que diminué, appauvri et sans vie. C'était, pour peu d'années encore, le temps des équipages. M. Roussy se promenait dans le voisinage en victoria, gants blancs et haut de forme, souvent accompagné de ses filles dont l'une épousa le baron Blanc, de noblesse savoyarde. La baronne Blanc, ce nom me choquait, me paraissait une faute grammaticale. Non! la jeune femme à l'ombrelle rose qu'en écartant quelques branches je pouvais voir glisser dans un frou-frou de soie le long des géraniums écarlates, dans le parc traversé par les cris aigus des paons, ne pouvait être que la baronne blanche, une créature à peine réelle, distante mais sublime, inaccessible comme une évanescence, une apparition dans la fraîche lumière matinale ou dans les rayons obliques d'un long soir empourpré. J'associais aussi à ce nom des images liliales, des idées de langueur, de mal secret, de légende mystérieuse. Mais j'étais un enfant et je m'intéressais plus encore aux paons qu'à la fée blanche qui ne m'a jamais fait l'honneur de m'approcher. J'eus mes entrées aux dépendances du château, par la petite porte s'entend, grâce à la complaisance, je puis bien dire l'amitié du chauffeur de Roussy, M. Jules, familièrement dit Julot, un Parisien bien en chair, jovial et bruyant dont les facéties, les calembours, les mots d'esprit éblouissaient les gens du village dont il avait réussi à conquérir l'estime et la confiance. C'est grâce à lui que je pus voir de près les serres, les écuries, les carrosses et l'auto de M. Roussy.

Quel événement! Le châtelain de Greng, en ce début de siècle qui n'avait encore rien de surréaliste, se payait le luxe supplémentaire d'une automobile, une De Dion-Bouton sauf erreur, qui fut sans doute l'une des premières voitures automobiles à soulever de la poussière sur les routes de Suisse. Pour un enfant de Faoug qui n'avait guère poussé plus loin que Granges-Marnand et Villars-Bramard, en train et en voiture de poste, c'était un privilège assez sensationnel que d'entendre de près le ronflement d'un moteur entre 1900 et 1905 ! M. Roussy était un homme de son temps et voyait loin. Je vénère sa mémoire, lui devant quelques-unes des plus belles joies de ma vie.

Quand nous quittâmes Faoug, en 1905, j'emportai avec moi une énorme brassée de plumes de paon que le bon Julot m'avait données en souvenir de Greng. Elle encombra longtemps un coin de notre salon, à Lausanne, puis un jour j'en constatai la disparition, avec un serrement de cœur. Ma mère, qui n'y voyait qu'un «nid à poussière» leur avait subrepticement fait prendre le chemin du «ruclon» du quartier. Je boudai quelque temps, puis ce dernier souvenir de mes grands jours de Greng s'effaça pour longtemps de ma mémoire.

M. Emile-Louis Roussy mourut en 1920. Après lui, le domaine de Greng passa aux mains d'un consortium bernois, qui le revendit par morceaux, tous de belle taille d'ailleurs. Le château avec le parc et les dépendances, fut repris un temps par une société religieuse qui en fit un hôtel ; cela dura peu. Durant la dernière guerre, sa nouvelle propriétaire, une Bernoise encore, le sous-loua par appartements. Les anciens jardins potagers du château, que le terrible intendant de M. Roussy, un certain M. Lutz, Suisse allemand rentré d'Allemagne avec des idées raides comme des barres de fer, entretenait avec un soin parfait, sont actuellement transformés en cultures maraîchères et l'on fabrique, dans les dépendances, une sauce de tomates dont vous vous servez, Mesdames ! La maison de maître de M. Lutz appartient à un riche Bâlois. Quant aux fermes, elles sont la propriété de puissantes sociétés suisses alémaniques, qui les afferment. L'une d'elles a été reprise par un ancien hôtelier de Berne, M. Hugi, dont j'ai eu le plaisir de faire la connaissance cet été, et qui m'invita à boire une bouteille dans sa salle à manger rustique où le poêle de catelles ronflait comme en plein hiver. Ce gentleman-farmer, qui a toujours aimé la campagne, se plaît beaucoup dans sa propriété de Greng. «La terre y est très riche. Voyez ces champs de blé, me disait-il, c'est presque trop riche.» Il me montra ses écuries. L'ancien moulin qui se trouve sur ses terres, ne battait même plus de l'aile. M. Roussy, déjà, en avait fait un silo à blé. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un transformateur. Les temps changent, ne gémissons pas. Il me reste des souvenirs. N'est-ce pas beaucoup ?

E. H. Crisinel